

La bibliothèque idéale existe-t-elle ?

Lorraine Rossignol, [Télérama](#), 23 juin 2020



La bibliothèque municipale de Stuttgart, en Allemagne, construite en 2011, est devenue un haut-lieu touristique.
Zhang Cheng/XINHUA-REA

De la bibliothèque d'Alexandrie aux espaces illimités offerts par les étagères virtuelles du Net, en passant par le rêve vertigineux de Jorge Luis Borges, histoire d'un mythe inaccessible qui fascine l'humanité depuis plus de deux mille ans.

Autour, des jardins que l'on imagine splendides et où, dit-on, vivaient toutes sortes d'animaux rares acclimatés. À l'horizon, la Méditerranée — du moins peut-on le penser, puisqu'on sait que l'édifice fut, au III^e siècle avant J.-C., construit en front de mer, donc près du port et de son céléberrime phare. Comme ce dernier, la mythique bibliothèque d'Alexandrie voulait rayonner dans la nuit. Point d'orgue d'une cité monumentale qu'un jeune conquérant macédonien du nom d'Alexandre (356-323 av. J.-C.) avait littéralement sortie des sables égyptiens pour en faire l'épicentre d'un empire qu'il rêvait infini, le lieu ne manquait pas d'ambition.

En rassemblant tous les savoirs du monde, ne visait-il pas une sorte d'absolu bibliophile ? Il se voulait la bibliothèque idéale. Et la mère de toutes les bibliothèques à venir — non seulement celles de la Rome impériale, qui, jalouse, la prendra aussitôt pour référence, mais aussi de la Renaissance italienne, de Perse, de Chine... — voulait tout rassembler, tout posséder, tout conserver de ce que l'espèce humaine avait pu laisser de traces écrites jusque-là. Traités scientifiques, œuvres littéraires, textes religieux, récits historiques, cartes de géographie recueillis bien au-delà d'Athènes et de la Grèce continentale, jusqu'en Asie Mineure ou dans les Indes lointaines. Quitte à envoyer sans relâche de nouveaux émissaires sur les mers, pour collecter les écrits qui sans répit voyaient le jour !

Une bibliothèque totale, donc totalitaire ?

Vaine tentative d'exhaustivité. Illusoire combat contre la mort et l'oubli. Car « *tout projet de bibliothèque idéale, dans sa quête de complétude, de contrôle et de prestige politique, est une utopie, un rêve inatteignable*, souligne le directeur d'études à l'EHESS Christian Jacob. *Ne serait-ce que parce que si les pensées d'un auteur sont éternelles, les supports d'écriture, eux, ne le sont pas. Ils finissent toujours par disparaître.* » D'ailleurs — incroyable ironie du sort —, la bibliothèque d'Alexandrie finit par partir elle-même

en fumée. Et ne laisser aucune trace des quelque sept cent mille rouleaux de papyrus qu'elle s'enorgueillissait de transmettre à la postérité. Les historiens débattent encore des circonstances de l'incendie qui l'aurait ravagée, ignorant tout de son architecture, de son plan, de sa superficie... A se demander s'ils n'ont pas rêvé cette bibliothèque.

Qu'importe. « *Si la bibliothèque d'Alexandrie a finalement disparu, la quête de la bibliothèque idéale, elle, est restée.* » Il s'agit même d'une constante de l'histoire de l'humanité et le propre de l'insaisissable qui vous hante, vous poursuit et vous tourmente. Jusqu'à la folie. Forte de ses quarante millions de documents, pleine à craquer au point d'être aujourd'hui confrontée à un réel problème d'espace, la Bibliothèque nationale de France ne le sait que trop. Héritière de la Bibliothèque royale, et donc réceptable de l'obligation de « dépôt légal » instaurée en 1537 par François Ier — qui voulait qu'un exemplaire de tout nouveau texte publié dans le royaume de France y soit déposé —, la « Très Grande Bibliothèque » n'arrive plus à faire face aux « tombereaux de documents » qu'elle reçoit chaque jour.

Des livres. Des livres par milliers. Toujours des livres — y compris ceux qui n'ont pas encore été écrits : tel est l'enfer de *La Bibliothèque de Babel*, nouvelle que l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, qui fut lui-même directeur de la Bibliothèque nationale de son pays (1955-1973), écrivit en 1944. Ou quand le rêve devient cauchemar. Et la bibliothèque « totale », totalitaire. Car l'essor de l'imprimerie a rendu ce monstre très concret dès le XVIIe siècle : « *Face au non-sens qu'il y avait à essayer de rassembler tous les livres publiés, la définition de la "bibliothèque idéale" a alors évolué. De lieu d'accumulation de tous les livres, elle est devenue un lieu où ne seraient gardés que les meilleurs d'entre eux,* explique la professeur de littérature émérite Claudine Nèdelec. *Ce qui a aussitôt posé la question du choix. Ainsi, l'histoire des bibliothèques est devenue celle de nos normes morales et esthétiques, de nos idéologies et de nos censures. Et les bibliothèques elles-mêmes, des lieux de hiérarchisation et de prescription : des institutions.* »



Inaugurée en 2017, la bibliothèque de Tianjin, en Chine, accueille 1,2 million d'ouvrages.

Mais ses étagères futuristes qui montent au plafond ne sont qu'un trompe-l'œil.

afp/FRED DUFOUR

À chaque lecteur sa bibliothèque idéale

Un idéal, vraiment ? Un vertige d'un autre genre, en tout cas. Avec cette question de la sélection se pose celle de la formation des esprits. « *Ne quitte-t-on pas alors le champ de l'exploration, de l'esprit critique et donc de l'émancipation — qui devrait être celui de la lecture — pour tomber dans celui de l'uniformisation et du formatage ?* » Quelles cohortes de livres ignorés, proscrits, jugés trop fantaisistes, trop transgressifs, ou trop « mauvais », au regard de certains critères d'appréciation circonstanciés, ont ainsi échappé aux radars de l'Histoire ? De l'engloutissement de ces « bibliothèques invisibles », William Marx reste inconsolable. Ce professeur de littérature comparée au Collège de France se demande à quoi pouvaient bien ressembler les centaines de tragédies grecques qui, aux temps de l'Empire romain, furent ainsi écartées des canons officiels : sur quatre-vingt-dix pièces d'Eschyle, sept seulement nous sont parvenues. Sur quatre-vingts d'Euripide, dix-huit. Sur cent vingt de Sophocle, sept ! Une hécatombe. « *Et cela en partie à cause de ce besoin d'établir un "ordre idéal" des livres. Il s'agit sûrement d'un mal nécessaire : il faut bien que des œuvres fassent patrimoine commun, pour la cohésion de nos sociétés. Mais mon travail de chercheur consiste à le détruire. Parce qu'il engage les générations futures. Comment savoir ce qui aurait pu leur être utile ?* »

Ou simplement leur plaire. Car au pays des amoureux des livres et de leurs bibliothèques privées, il existe autant de bibliothèques idéales que de lecteurs, chacune dressant le double bibliophilique de celui-ci. Ce dont nul ne sait mieux parler qu'Alberto Manguel (né en 1948), à qui l'on doit *La Bibliothèque, la nuit* (Actes Sud). « *Il n'est rien de plus vivant, de plus libre, de plus évolutif que la bibliothèque d'un particulier. Parce qu'elle reflète la vie de son esprit, par définition non figée* », affirme cet autre écrivain argentin, qui ne vit que par et pour sa bibliothèque — quarante mille titres amassés ! Au gré de l'arrivée de nouveaux venus, des affinités se créent, des rapprochements se font, rendant caduques toutes les tentatives de classement, qu'il soit d'ordre alphabétique, thématique ou linguistique. L'historien de l'art allemand Aby Warburg (1866-1929) l'avait bien compris, dont la bibliothèque toute en courbes, riche de quatre-vingt mille titres, était sans cesse réaménagée au gré de ses associations d'idées et de ses recherches. « *Sa bibliothèque "en mouvement" peut être considérée comme un modèle, parce qu'elle n'en était justement pas un.* »

Une bibliothèque sans livres

De cette bibliothèque organique, le couple d'artistes Anne et Patrick Poirier a beaucoup rêvé, qui toute sa vie travailla sur la notion de mémoire, lieu même d'interrogation de l'identité humaine : « *La bibliothèque n'en est-elle pas la métaphore privilégiée ?* » demande Anne Poirier. Sous forme d'installations, le couple a ainsi conçu de multiples bibliothèques ayant presque toujours la forme d'une ellipse : celle-là même du cerveau, « *qui n'est jamais qu'une bibliothèque complètement irrationnelle, animée en permanence de flux poétiques* ». Mais dans ces bibliothèques virtuelles, nul livre sur les rayonnages. « *Uniquement des concepts et des états d'âme, rangés dans autant de départements : le rêve et l'oubli ; les émotions, les sentiments et les passions ; la raison, l'observation et l'expérience..., chaque section renvoyant à une liste de titres.* »

Et si la bibliothèque idéale était finalement une bibliothèque épurée, d'où les livres seraient absents, et du même coup tous les tourments qui leur sont liés : conservation, espace, rangement, classement ! Ce modèle semble avoir inspiré Christian Jacob, qui s'apprête à lancer, à l'automne, avec son équipe, sur le site Internet de l'EHESS, une bibliothèque numérique de sciences humaines en libre accès : Savoirs. « *Tout en s'adaptant aux attentes du lecteur, cette "bibliothèque intelligente" lui proposera une reconfiguration permanente de l'ordre des textes proposés, pour lui suggérer de nouveaux parcours de lecture, par associations de thèmes, proximité d'idées, fils conducteurs... exactement comme celle de Warburg.* » Sauf que les ouvrages y seront dématérialisés. Et tant pis pour le plaisir, que Savoirs ne prétend d'ailleurs pas concurrencer, de lire un livre imprimé.

Ce dernier est-il vraiment appelé à disparaître du paysage ? « *Des bibliothèques de toute beauté continuent à ouvrir partout dans le monde, constate William Marx, témoignage touchant d'une fascination, d'une nostalgie très contemporaines et qui montrent à quel point il est difficile de sortir d'un monde de livres.* » Il cite l'exemple de la superbe bibliothèque de Tianjin, en Chine, ouverte en 2017. Des livres s'y élèvent jusqu'au plafond de son écrin futuriste... mais seulement en trompe l'œil. « *Comme s'ils n'existaient plus que dans l'idée.* » Et comme si les bibliothèques étaient condamnées à n'être vraiment plus rien d'autre... qu'un idéal.

À lire

Des mondes lettrés aux lieux de savoir, de Christian Jacob, éd. Les Belles Lettres, 468 p., 35 €.
Les Bibliothèques, entre imaginaires et réalités, études réunies par Claudine Nédelec, éd. Artois Presses Université, 490 p., 28 €.
Vie du lettré, de William Marx, éd. de Minuit, 244 p., 20 €.